

U d'of OTTAWA



39003003038089

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE MÉCHANT

VERT-VERT

PAR

GRESSET



PARIS

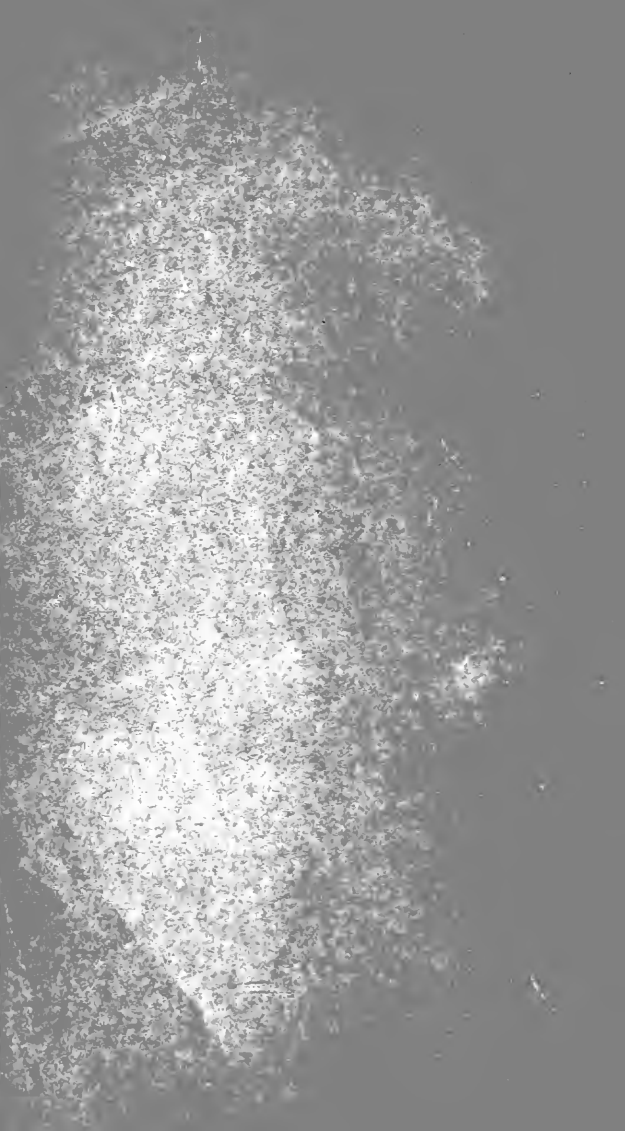
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

LE
MÉCHANT



LE MÉCHANT

VERT-VERT

PAR

GRESSET



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

PQ

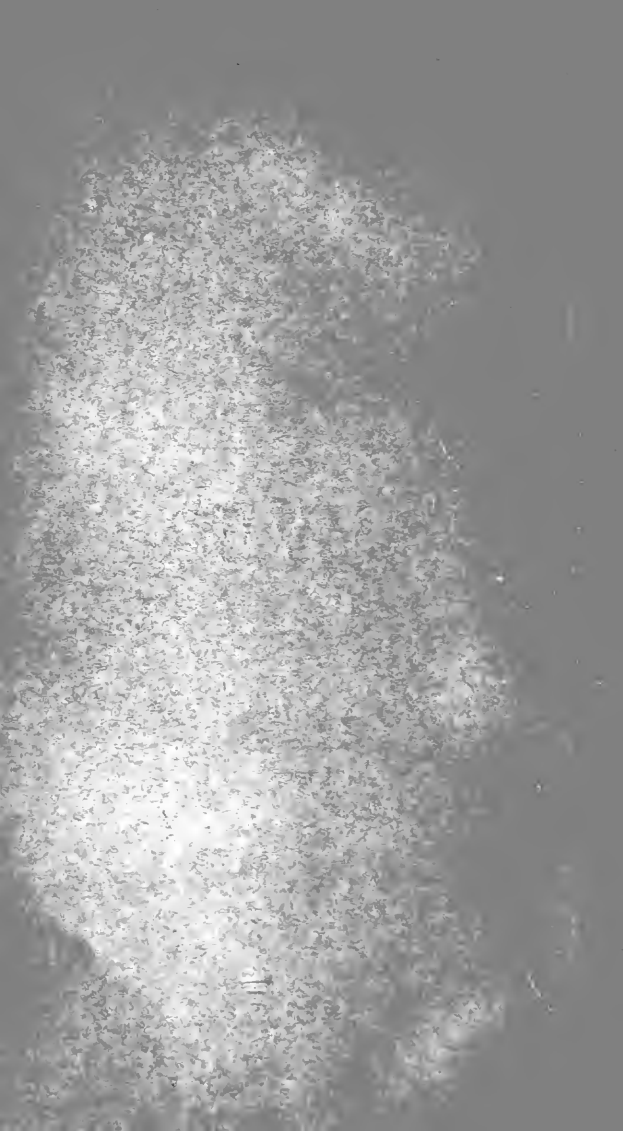
L927

E. 63A67

280

Harriet B. Smith

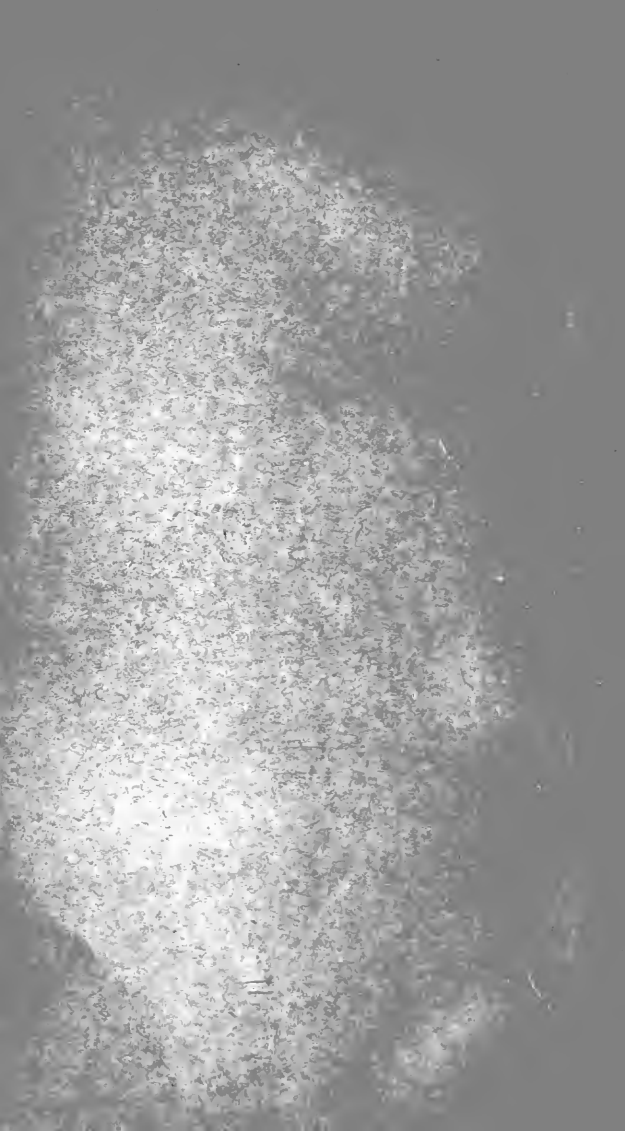
VER - VERT





ÉPITRE A L'AUTEUR

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son disciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,





ÉPITRE A L'AUTEUR

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son disciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,

Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du sacré Vallon
Est loin des glaces de ***
Des fréquens éclairs de V***
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre son hommage,
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'est là que les Graces naïves
Qu'on vit regner au siècle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage,
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus sçavante imposture

Du cœur y remplit mal les vœux
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus furchargés de fleurs :
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pû des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paraître,
Nouveau César dans ce séjour ;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour ;
Graces, Amours, à ce spectacle,
Ont cru revoir Anacréon :
C'est son air, son stile, son ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au parallèle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare, & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux.
Cher Favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,

Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta manière,
Tes expressions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,
Sans en accabler la matière.
Du moins, l'éditeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilège
De trouver l'atelier ouvert;
Non pour qu'une main sacrilège
Ose y profaner ton pinceau,
Mais pour le former à connaître
Tous les desseins d'un si grand Maître,
Et les premiers traits du vrai Beau.





A M^{me} L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER.



ous, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans
fierté;

Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;

Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane *, au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs,
On auroit pu faire un autre Odissée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables furannées,
Ressusciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée :
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses font des Abeilles volages :
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,

* Epagneule.

J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjouement me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sçait vous sauver ces fades politesses,
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous sçavez trop qu'un front que l'art déguise,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne feroit, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches & cruels ;
Mais sous votre air, ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde,
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde :
Très-rarement en devient-on meilleur :
Un fort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles Casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante,
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines
Vivoit n'a guère un Perroquet fameux,

A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus même & ses graces badines,
Auroient dû faire un fort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.

VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)

Transplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sçachant rien de rien,
Au fufdit Cloître enfermé pour son bien;
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des Sœurs, des Nones, c'est tout dire,
Et chaque Mere, après son Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincère,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonettes sucrées,
Reconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
VER-VERT étoit l'ame de ce séjour:
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.

Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent,
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Disloit à quatre, en stiles différens.

Admis par tout, si l'on en croit l'Histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir :
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !

Très-rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau; des Novices propres
L'alcove simple étoit plus de son goût;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
Il réposoit sur la boîte aux Agnus:
A son réveil, de la fraîche Nonette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'effain des folâtres amours,
Effain qui sçait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci soit dit, entre nous, en silence:
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oïfive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennui, sans travaux,
Dans tous les cœurs il regnoit sans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux;

Quatre serins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit ! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;
Qu'un tems viendrait, tems de crime & d'allarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.





CHANT SECOND



n juge bien qu'étant à telle école
 Point ne manquoit du don de la
 parole
 L'Oiseau disert; hormis dans les repas,
 Tel qu'une None, il ne déparloit pas :
 Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
 Toujours d'un ton confit en sçavoir vivre.
 Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
 Que l'air du siècle a rendus trop coquet,
 Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
 N'ignorent rien des vanités humaines.

VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot :
Mais en revanche il sçavoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques mystiques,
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et notre *Mere* & votre *Charité*;
Il sçavoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque :
Il avoit eû dans ce docte manoir,
Tous les secours qui menent au sçavoir.
Il étoit là maintes filles sçavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noël's anciens et nouveaux,
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Elève égala ses Regentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes;
Finalement, VER-VERT sçavoit par cœur
Tout ce que sçait une Mere de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuses Nones;
De Moulins même on venoit pour le voir. —
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir :
Sœur Melanie, en guimpe toujours fine,

Portoit l'Oiseau : d'abord, aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesse
Que lui disoient les plus jeunes Professes,
L'illustre Oiseau commençoit son recit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit :
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui, cependant, filé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement :
Et triomphoit toujours modestement :
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec & parlant en cadence.
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, exceptés quelques mots
De médisance, & tels propos de filles
Que par hazard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, sçavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eut pas voyagé.

Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! O honte! O cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire?
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un fort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traînent souvent la ruine des mœurs:

Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sçait, la Visitation
A son bercaïl de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
A tout sçavoir ne sont pas les dernières
Parquoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de None est cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La Lettre part. Quand viendra la réponse ?
Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'Épître.
Grave sujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plutôt la mort !
Dans ces Tombeaux, sous ces Tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher Oiseau fort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de son loisir
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres assistantes,
De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,

Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.

Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai (dit la Sœur Seraphine) ?
Quoi ! nous vivons, & VER-VERT va partir !
D'une autre part, la Mere Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix :
Tout est en deuil, je ne sçai quel présage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! L'instant funeste arrive ;
Ja, tout est prêt sur la fatale rive ;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :
Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT ! Quelles tendres allarmes !
On se l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
Enfin, pourtant, il a passé le Tour :
Du Monastère, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon Fils, vole où l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidèle ;
Que les Zéphirs te portent sur les flots,

Tandis qu'ici dans un triste repos,
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais consolée;
Pars, cher VER-VERT; & dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur
Entre deux draps avoit à la fourdine,
Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le Drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître, un jour, rapporter sa vertu !
Quoiqu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent souffle, on part, on est parti.





CHANT TROISIÈME

La même Nef légère & vagabonde
Qui voiturait le saint Oiseau sur
l'onde,
Portait aussi deux Nymphes, trois
Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gascons.
Pour un Enfant qui sort du Monastère,
C'étoit écheoir en dignes compagnons !
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère ;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.

L'Oiseau surpris n'entendoit point leur file ;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens ;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte :
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin ;
Puis les Gascons & les trois Perronelles
Y concertoient sur des tons de ruelles :
De leur côté, les Bateliers juroient,
Rimoient en Dieu, blasphêmoient & sacroient,
Leur voix filée aux tons mâles & fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
VER-VERT gardoit un silence forcé ;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne sçavoit que penser ni que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monastique,
Interrogea le beau mélancolique ;
L'Oiseau benin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur* :
A cet *Ave*, jugez si l'on dût rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire ;
Ainsi berné, le Novice interdit,
Comprit en foi qu'il n'avoit pas bien dit,

Et qu'il feroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confrères :
Son cœur né fier, & qui jusqu'à ce tems
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne pût garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans ;
A cet instant, en perdant patience,
VER-VERT perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les cheres Sœurs ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas sçu mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas
moins,
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours,
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de None.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il démentit les célèbres maximes,
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes

Que par degrés. Il fut un scélérat
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sçut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor* . . . VER-VERT faisoit l'écho;
Lors applaudi par la bande fufdite,
Fier & content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De sçavoir plaire au monde fuborneur,
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il, qu'ainfi l'exemple séducteur,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur!

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faifiez-vous dans vos Cloîtres déserts,
Chastes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faifiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, fousmis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faifoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monastère
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil folitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne;
VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,

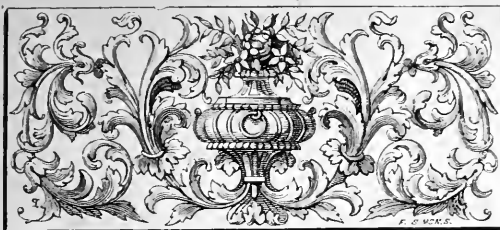
Lâche apostat, blasphémateur insigne ;
Les vents légers, & les Nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme, à sans pudeur,
Prostitué ses talens & son cœur.

Déjà, pourtant, on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux, trop tard, le jour dispa-roissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flateuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un Petroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé ;
Mais ô douleur ! O vaine & fausse attente !


La Nef arrive, & l'équipage en fort.
Une Tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre ;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coëffe, à sa fine étamine,
A ses gands blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite Croix :
Il en frémit, & même il est croyable,

Qu'en militaire, il la donnoit au Diable;
Trop mieux aimant fuivre quelque Dragon,
Dont il sçavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Réverence & les Cérémonies :
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant, les uns disent au cou,
D'autres, au bras: on ne sçait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmeine;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au Chœur :
On quitte tout, on court, on a des ailes :
C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher simétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeûnit; & la Mere Angélique
Courut alors pour la première fois.





CHANT QUATRIÈME

 N voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :
C'étoit raison, car le fripon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maitre
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?

Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble ;
En entendant cet essain bourdonner,
On eût, à peine, entendu Dieu tonner :
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiseau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponse,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! Que les Nones sont folles !
L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant : Fi donc, mon très-cher Frere !
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jésus ! Il est forcier, ma Mere,
Reprend la Sœur ; Juste Dieu ! Quel coquin :
Quoi ! C'est donc là ce Perroquet divin ?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *La peste te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut son paquet ;

Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les Vieilles grondeuses,
Il bafouoit leur sermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corfaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit sçu rapporter des bateaux;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revûe,
Les B, les F voltigeoient sur son bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu!... mor!... mille pipes de diables!
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les Nonettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de Croix:
Toutes pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du Couvent;
Et, sur son nez, la Mere Cunegonde
Se laissant cheoir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulchral organe,
Pere Eternel! dit la Sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! Qui nous a donné
Cet Antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit & la science?
De ce VER-VERT si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,

Quelles horreurs! Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse?
Quel hérétique! O divine sagesse!
Qu'il n'entre point avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion. VER-VERT est mis en cage;
On se refout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandoit pas mieux:
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un Payen, le cœur d'un réprouvé.
Il part enfin, porté par la Tourière,
Mais sans la mordre, en retournant au port;
Une cabane emporte le compère,
Et sans regret, il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Illiade.
Quel désespoir! Lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour.
Que refoudront nos Sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au Discrétoire, entrent neuf Vénérables;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix; déjà deux des Sybilles,
En billets noirs, ont crayonné sa mort;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane:
Mais, de concert, les cinq dernières voix,
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence,
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce temps, lui feront interdits.
Ce n'est point tout; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Aleçon du Couvent,
Une Converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogenaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs. -
Sœur Rosalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,

Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'Oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divan désarmant sa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse,
Tous ses instans donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas ! O plaisirs infidèles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable & liberté plénière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrete !
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop-tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,

Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit les paroles dernières.
Venus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,
Le mène au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire,
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funébres
Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mausolée nouveau ;
Là, par la main des tendres Arthémises,
En lettres d'or, ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs,
En les lisant on sent naître ses pleurs.

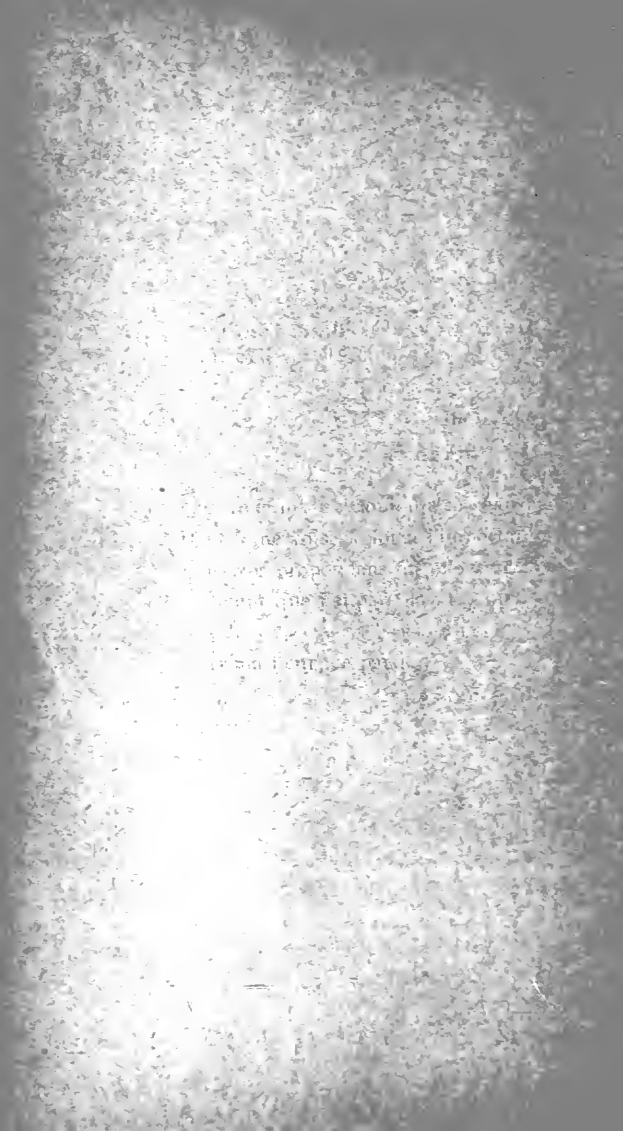
*Novices, qui venez causer dans ces Bocages
A l'insçu de nos graves Sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.*

*Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît VER-VERT, Ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nones repose,
Et qu'en tout temps, par la Métempsychose,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Transportera son ame & son caquet.







LE
M É C H A N T

COMÉDIE

Représentée en 1774, par les Comédiens
ordinaires du Roi.



PERSONNAGES

CLÉON, Méchant

GÉRONTE, Frere de Florise.

FLORISE, Mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, Ami de Géronte.

VALERE, Amant de Chloé.

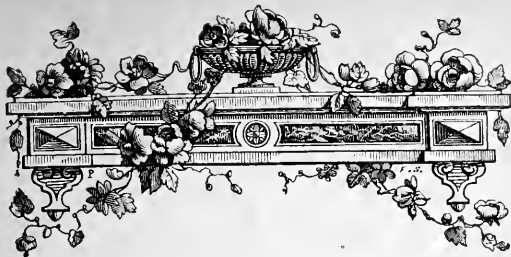
LISETTE, Suivante.

FRONTIN, Valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à la Campagne, dans un Château
de Géronte.*





LE MÉCHANT

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN



E voilà de bonne heure, & toujours
plus joli !

LISETTE

Je n'en suis pas plus gaye.

FRONTIN]

Eh ! pourquoi, je te prie !

LISETTE

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN

Es-tu folle ? comment,
On prépare une noce, une fête...

LISETTE

Oui, vraiment,
Crois cela : mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, & la noce est rompue.

FRONTIN

Pourquoi donc ?

LISETTE

Oh pourquoi ? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on baaille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en sçai trop la cause :
Ton maître fourdement...

FRONTIN

Lui ? bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'Oncle il repete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa Nièce.

LISETTE

S'il s'en mêle, tant pis ; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sçais ce que je sçais : Et je ne puis comprendre
Que connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.

Droit, franc, comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime ?

FRONTIN

Oh ! Quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connais,
Mon Maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral, excellent caractère !
Un Maître avec cela n'a jamais de défaut.
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de forts bons gages.

LISETTE

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton sçavoir faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parles-moi vrai, nous sommes sans témoin ;
Cette Chançon qui fit une si belle histoire...

FRONTIN

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sçai jamais rien.

LISETTE

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lifette, un moment.

LISETTE

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN

Mais que veux-tu?

LISETTE

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude :
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE

Ce n'est pas l'embarras.

Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.
Mais à propos de lui j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'est un grand mal-
heur.

Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère,
Mais séduit par l'esprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidele...

FRONTIN

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout!
Mon Maître a de l'esprit, des lumières, du goût,

L'air & le ton du monde, & le bien qu'il peut faire
Est au dessus du mal que tu crains pour Valere.

L I S E T T E

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide : il arrive aujourd'hui :
Tu verras, les Méchans nous apprennent à l'être,
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître,
Au reste, arrange-toi ; fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée, & mes conditions ;
J'attens une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi.... Je crois que c'est
Géronte.
Comment, il parle seul ?

SCENE II

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

M A foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle fuit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la justice,
Valere aura Chloé.

L I S E T T E

Quoi, sérieusement ?

G É R O N T E

Comment, tu m'écoutes ?

L I S E T T E

Tout naturellement !

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
 Comment, Monsieur, j'aurois une fois en ma vie
 Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
 De votre sentiment, & d'un avis à vous?

GÉRONTE

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promesse;
 Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma Nièce :
 C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi,
 Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
 Que la donation, que je suis prêt à faire,
 N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere,
 Voilà mon dernier mot.

LISSETTE

Voilà parler cela!

GÉRONTE

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISSETTE

Affurément.

GÉRONTE

C'étoit pour traiter cette affaire,
 Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
 La mere de Valere, entre tous ses amis,
 Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
 Ariste est honnête homme, intelligent & sage :
 L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :
 Il est parti, muni de mon consentement.
 Et l'affaire sera finie incessamment,
 Je n'écouterai plus aucun avis contraire :
 Pour la conclusion, on n'attend que Valere,
 Il a dû revenir de Paris, ces jours-ci ;
 Et ce soir au plus tard, je les attends ici.

L I S E T T E

Fort bien.

G É R O N T E

Toujours plaider m'ennuye & me ruine.

Des terres du Futur cette terre est voisine;
Et confondant nos droits, je finis des procès,
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

L I S E T T E

Rien n'est plus convenable.

G É R O N T E

Et puis d'ailleurs ma Nièce

Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se font pas vus : mais je serois surpris
Si par ses agrémens & son bon caractère
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

L I S E T T E

Cela n'est pas douteux.

G É R O N T E

Encore une raison

Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maison :
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE

Quoi mais ? J'aime qu'on parle net

LISETTE

Tout cela feroit beau, mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE

Eh pourquoi donc ?

LISETTE

Pourquoi ? Pour une bagatelle

Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?

Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'est loin de Florise :
Au fonds, elle vous mène, en vous semblant sou-
mise :

Et par malheur pour vous & toute la Maison,
Elle n'a pour Conseil que ce Monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme
horrible,

Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE

Ah, te voilà toujours ? On ne sçait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE

Oh ! je le sçai bien, moi.

Ma Maîtresse, autrefois, me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;

Je ne suis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, & l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi, donc, parce qu'il sçait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flateur dissimule,
On le prétend méchant? C'est qu'il est naturel:
Au fonds, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE

Mais je ne parle pas seulement de son stile.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose; & tous les Médifans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaisir de nuire:
Semer l'aigreur, la haine & la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon:
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis long-tems,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit,
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

Que je le pense moi; j'en ai la preuve sûre,
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vû Madame avoir quelques amans :
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour, je l'ai vûe
Ou folle, ou de bon sens; sauvage, ou répandue;
Six mois dans la Morale, & six dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur de tems;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime,
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle;
Autre conclusion, toute aussi naturelle,
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage; & nous ne tenons rien.

GÉRONTE

Ah, je voudrois le voir! Corbleu, tu vas con
noître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste,
Tu m'y fais réfléchir: Outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet, dont ma sœur paroïssoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE

Non : mais à la fourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas;
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide:
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : Il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, & sçait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher, vous perdez votre tems :
Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les Méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? C'est que vous êtes bon.

GÉRONTE

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE

Oui, bonté c'est bêtise
Selon ce beau Docteur : Mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être :
Quelquefois, je le sçai, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fonds la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révére.

GÉRONTE

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE

Voyons.

SCENE III

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

BON JOUR ma sœur.

FLORISE

Ah Dieux ! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ;

FLORISE

Je suis anéantie :

Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas à Lifette.*

Lifette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort,

Voilà donc ce courage ?

FLORISE

Allez sçavoir, Lifette,

Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète ?

SCENE IV

FLORISE, GÉRONTE

FLORISE

J E ne sçai ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui,
Aussi c'est vous ... hier...

GÉRONTE

Quoi donc

FLORISE

Oui, tout l'ennui

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage;
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE

Mais ma sœur, ce parti...

FLORISE

Finißons là, de grace:

Allez-vous m'en parler? Je vous cède la place.

GÉRONTE

Un moment: Je ne veux...

FLORISE

Tenez, j'ai de l'humeur

Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

Vous sçavez que je n'ai de desirs que les vôtres:

Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,

Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion:

Eh bien, sur cette affaire, entretenez Cléon:

C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime!
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même:
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais (me dites-vous) on nous chicannera
Ce seront des procès ! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler ; cela m'excede.

GÉRONTE

Moi ?

Je ne dis rien ; c'est vous...

FLORISE

Belle alliance !

GÉRONTE

Eh quoi ? ...

FLORISE

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE

C'est une femme simple, & sans prétentions,
Qui veillant sur ses biens...

FLORISE

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh qui donc n'est pas fat ? Tout l'est jusques aux fots.
Mais le tems remédie aux torts de la Jeunesse.

FLORISE

Non, il peut rester fat : N'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et font les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE

Laiſſons cela. Cléon fera donc notre arbitre,
Je veux vous demander ſur un autre chapitre
Un peu de complaiſance, & j'eſpere, ma ſœur. .

FLORISE

Ah ! vous ſçavez trop bien tous vos droits ſur mon
cœur.

GÉRONTE

Ariſte doit ici...

FLORISE

Votre Ariſte m'aſſomme :

C'eſt, je vous l'avouerai, le plus plat honnête
homme...

GÉRONTE

Ne vous voilà-t'il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon
compte,

Et vous le déteſtez : Oh ! cela me démonte :
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il ſoit ſourd, & qu'il n'ait rien ſenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien...

FLORISE

Eh mais, tant pis pour lui.
S'il s'en eſt offenſé ; c'eſt auſſi trop d'ennui,

S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre,
 Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
 Le Ridicule est fait pour notre amusement,
 Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE

Mais vraiment,

Je sçai bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
 Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
 Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
 Tous ces lourds Campagnards que je voudrois chasser,
 Quand ils viennent; raillez leurs façons, leur lan-
 gage

Et tout l'Arrière-ban de notre voisinage.

Mais grace, je vous prie, & plus d'attention

Pour Ariste: Il revient: Faites réflexion

Qu'il me croira s'il est traité de même forte,

Un Maître à qui bien-tôt on fermera sa porte:

Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.

Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.

Il vient pour un sujet qui ne sçauroit me plaire

Et je le marquerois indubitablement:

Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE

Ce feroit une scène.

FLORISE

Eh non; je ferai dire

Que je suis malade.

GÉRONTE

Oh toujours me contredire

FLORISE

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, & si sotté, entre nous...

GÉRONTE

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras :
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse;
Loïn de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE

Si vous voulez.

Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE élève la voix, appercevant Lisette.

Tout comme il vous plaira : Finissons, je vous prie,
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.

Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage;
Fou son pere, on le sçait, a mangé tout son bien,
Le vôtre est médiocre : elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

Il sort.

FLORISE

Qu'un sot est difficile à vivre?

SCENE V

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien, Cléon

Paroîtra-t'il bien-tôt?

LISETTE

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE

Comment donc?

LISETTE

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,

A son air, où l'on voit dans un rire ironique

L'estime de lui-même, & le mépris d'autrui,

Comment peut-on sçavoir ce qu'on tient avec lui,

Jamais ce qu'il vous dit, n'est ce qu'il veut vous dire :

Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,

Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE

Madame, je ferai peut-être trop sincère :

Mais il a pleinement le don de me déplaire ;

On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :

Moi, je ne voudrois point du tout cet esprit-là

Quand il seroit pour rien : je n'y vois, je vous jure,

Qu'un stile, qui n'est pas celui de la droiture;

Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé : je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE

Voici Mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.
FLORISE, à Chloé qui lui baise la main.
Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle sort.

SCENE VI

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie,
Le tout, pour vous punir d'oser d'être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin :
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;

Je me sacrifierois, & tout ce que je fais
De son averfion augmente les effets !
Je fuis bien malheureufe !

L I S E T T E

Ah ! quittez ce langage.

Les lamentations ne font d'aucun ufage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me fecondes : Vous ne fçavez pas tout.

C H L O É

Eft-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

L I S E T T E

D'abord, parlez-moi vrai, fans que rien vous re-
tienne.

Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un
époux ?

C H L O É

A quoi bon ce propos ?

L I S E T T E

C'eft que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux : Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eft une affaire arrangée
Que votre mariage : & d'un autre côté
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloir, fans remife,
Partir pour le couvent. Jugez de ma furprife.

C H L O É

Ma mere eft ma maîtrefle ; il lui faut obéir :
Puisse-t'elle à ce prix, cefler de me haïr ?

L I S E T T E

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'eft pas faite,
Et ma décision n'eft pas pour la retraite :

Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui ;
 Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour lui .
 Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
 Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous
 donne?

CHLOÉ

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
 D'ailleurs, long-tems absent, Valere a pû changer :
 La dissipation, l'yvresse de son âge,
 Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
 Tant d'objets séduifans, tant de divers plaisirs
 Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs,
 Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime ;
 J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même :
 Qu'il soit heureux du moins ! Pour moi, j'obéirai :
 Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
 Et j'y dois expier le crime involontaire
 D'avoir pû mériter la haine de ma mere.
 A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoute pas.

LISETTE

Fort bien !.. Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
 Et sûrement Florise...

CHLOÉ

Eh bien ?

LISETTE

Mademoiselle,

Soyez tranquille; allez, fiez vous à mon zèle :
 Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
 C'est Cléon qui nous perd, & brouille tout ici :
 Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
 J'imagine un moyen d'éclairer votre mere

Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, & je suis satisfaite.

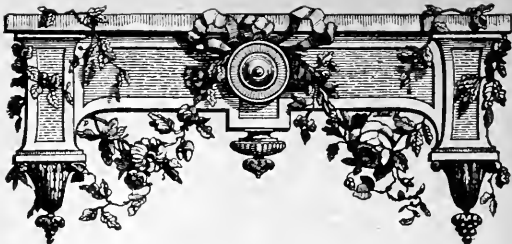
SCENE VII

LISETTE *seule.*

Pour faire son bonheur, je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE

CLÉON, FRONTIN

CLÉON



U'EST-CE donc que cet air d'ennui,
d'impatience ?
Tu fais tout de travers : Tu gardes le
silence,

Je ne t'ai jamais vû de si mauvaise humeur.

FRONTIN

Chacun a ses chagrins.

CLÉON

Ah!... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je sçavoir d'où vient tout ce mystere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere:
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler, sans se faire connoître?

CLÉON

Quand il en sera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN

Je n'y vois pas trop clair: mais le peu que j'y vois
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi, sans mot dire,
J'ai réfléchi depuis: Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLÉON

Je te croyois du cœur: Ne crains point d'avanture:
Personne ne connoît ici ton écriture,
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mere de Valere a sa lettre, sans doute?
Et celle de Geronte...

FRONTIN

Elle doit être en route:
La Poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'allarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte:
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise & Geronte

Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs ;
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grace à vous, Geronte en va voir le portrait :
Comme d'un libertin, & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON

Oh ! tu prens au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'est un de ces enfans, dont la folle recrue
Dans les Sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croiroy-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?
Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sçai pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a pour la plûpart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure, ou quelque autre langage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins,

Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins,
Parbleu, je vous le fers de la bonne manière.

FRONTIN

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire !

CLÉON

Mon projet étoit bien qu'il se tint à Paris,
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays,
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vû sa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN

Mais vous, quel intérêt?.. Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé, qui fait une fotise?

CLÉON

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, & je veux en user :
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie :
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie;
Bien fou, qui là-dessus contraindrait ses desirs :
Les fots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN

Comment donc, à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fill
Lui pése horriblement, & la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

LE MÉCHANT.

CLÉON

Tant mieux.

Il ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN

C'est-à-dire, à peu près,

Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre :
Quoi ! Florise & Chloé ?...

CLÉON

Moi ? ni l'une ni l'autre.

Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
N'as-tu donc jamais vû duppe d'une beauté ?
J'ai sçai trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Et par hazard aussi je me vois marié,
Et ne m'ennuyeraï point pour ma chere moitié,
Imitera qui pourra. Florise, cette folle,
Sur tout je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole,
Qui malgré l'âge encore a des préentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Et qu'il que l'Oncle à la Nièce assurant tout son bien,
Qu'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien :
Le point est d'empêcher qu'il ne se défaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Et nous pouvons parer cette donation,
Et ne répondrais pas d'une tentation

Sur cet hymen secret dont Florise me presse :
D'un bien considérable elle fera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime. Il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere,
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir;
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN

Je le croirois assez.

CLÉON

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas :
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise,
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN

Fort bien, mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON

Eh bien ?

FRONTIN

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé;
Déjà, vous le sçavez, & j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

FRONTIN

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas,
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante,
Toujours visages neufs, cela m'impatiente,
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au Nord, & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, & votre serviteur :
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN

Parbleu ne vous en moquez pas
Lifette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON

Tu ferois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lifette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.

Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuye :
Je suis fou de Lifette, & j'en ai pour la vie.

CLÉON

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN

Comme un autre.

CLÉON

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent, d'amour aussi fidèle
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle,
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses ri-
guez.

FRONTIN

Vous la connoissez mal ; c'est une fille sage.

CLÉON

Oui, comme elles le font.

FRONTIN

Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.

Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lifette :
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON

Ne vas point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON, *seul.*

Frontin est amoureux ! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ! Oui vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret, & si par aventure
On sçait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III

FLORISE, CLÉON.

FLORISE

Je vous cherche par tout. Ce que prétend mon frere,
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere ?
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON

Comment, vous l'avez crû ?

FLORISE

Mais il en est si plein & si bien convaincu...

CLÉON

Tant mieux. Malgré cela, foyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,

Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE

Ah! je vous l'abandonne,
Faites-en les honneurs, je me sens entre nous
Sa sœur, on ne peut moins.

CLÉON

Je pense comme vous :
La parenté m'excède, & ces liens, ces chaînes
De gens, dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux tems,
C'est pour le peuple enfin que font faits les parens :
Vous avez de l'esprit, & votre fille est sote,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote,
Eh bien, c'est leur affaire après tout, selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE

Vous avez bien raison; je vous dois le courage
Qui me soutient contr'eux, contre ce mariage;
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux stile,
Geronte sur la route attend l'autre imbécile.
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure,
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous,

Refusez de signer, grondez, & boudez-nous,
Car pour me conserver toute sa confiance
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin;
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée..
Mais non : car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE

Oh! vous me le direz : Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant
l'autre?

Vous sçavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui,
Vous êtes honnête homme, & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Geronte ainsi qu'à nous unir.

CLÉON

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère..
Et c'est ce que de vous mérite votre frere;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les siens,
Et que vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous sçavez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matière :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,

En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaideriez tant que vous l'acheverez.

FLORISE

Contre les préjugés dont votre ame est exemte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et soit cette habitude ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me pouffoit à bout,
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLÉON

S'il s'obstine pourtant, quoiqu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension,
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, & qui par son adresse
Auroit fait enfermer les sept Sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits & tout son bien,

L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE

Non, différez... Je crains de me commettre;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider :
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir pour m'assurer son bien;
Au reste, vous sçavez pourquoi je le desire.

CLÉON

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : Ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements,
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage,
Mais je vous le redis tout naturellement;
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sçai que vous, avec qui j'aye envie
De penser, de causer, & de passer ma vie,
C'est un goût décidé.

FLORISE

Puis-je m'en assurer?

Et, loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer?
Je ne sçai, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord,
Mais tout Paris.....

CLÉON

Paris ! il m'ennuye à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde, à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté !...
Des prétendus Esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gayeté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sçait pas pourquoi ;
Des Protégés si bas ! des Protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds, ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux
Au fond n'y font pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidelle.

CLÉON

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres Faquins, d'infectes freluquets...

FLORISE

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON

Pour vous, je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des Sociétés :
Je suis tenté parbleu d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE

Cela fera délicieux.

CLÉON

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas
Qui glorieux & bas se croit un personnage,

Tant d'autres importants, Esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer;
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en
cause.

Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bien-tôt,
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon, le stile n'y fait rien,
Pourvû qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE

Eh comment?

CLÉON

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE

Oui, c'est très-bien pensé : mais faites-vous des vers?

COMÉDIE.

CLÉON

Qui n'en fait pas? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaissant, son génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les ge
Des bouquets, des chançons, & des vers innocens
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Mu
Sî votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excu
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compo
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose

SCENE IV

FRONTIN, FLORISE, CLÉON

FRONTIN, *un peu éloigné*

MONSIEUR, je voudrois bien...

CLÉON

à Florise.

Attends... Permettez-vous

FLORISE

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN

Mais, Madame...

FLORISE

Entre ne

Entiere liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien; je l'aime.

LE MÉCHANT.

CLÉON, à *Florise qui sort*.

Il est assez bon diable,
peu bête...

SCENE V

CLÉON, FRONTIN

FRONTIN

AH Monsieur, ma réputation
passeroit fort bien de votre caution :
mon panégyrique épargnez-vous la peine.
ere entrera-t'il?

CLÉON

Je ne veux pas qu'il vienne.
t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
e j'irois le trouver?

FRONTIN

Il a voulu venir :

ne suis point garant de cette extravagance,
n'a suivi de loin malgré ma remontrance,
croyant invisible, à ce que je conçois,
ce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
hé pres de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON

rise heureusement vient de rentrer chez elle.
il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE V

CLÉON *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, & tout ira fort bie
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, & sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, & sa frivolité
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose :
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII

VALERE, *en habit de campagne*, CLÉONVALERE, *embrassant Cléon.*

Eh bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnaitrai-je..

CLÉON

Ah point de compliments :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE

O ! cent mille, & toutes des plus belles.
 Paris est ravissant, & je crois que jamais
 Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
 Les talens plus féconds, les esprits plus aimables :
 Le goût fait chaque jour des progrès incroyables :
 Chaque jour le génie & la diversité
 Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge.
 Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois son suffrage,
 Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
 Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié,
 Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
 Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
 Et qu'à force d'esprit & de petits talens
 Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
 Comment vous qui voyez si bien les ridicules,
 Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux scrupules ?
 Toujours bon, toujours dupe.

VALERE

Oh ! non en vérité :

Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
 Tout est colifichet, poupon & parodie,
 Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
 Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
 On se prend, on se quitte assez publiquement,
 Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent :
 Les hommes s'aiment tous : les femmes se détestent
 Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant,
 Et Paris s'embellit délicieusement.

Et Cidalife?...

CLÉON

VALERE

Mais...

CLÉON

C'est une affaire faite :

Sans doute, vous l'avez?... Quoi la chose est secrète?

VALERE

Mais cela fut-il vrai? le dirois-je?

CLÉON

Par-tout;

Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE

Je m'en détacherois si je la croyois telle.

J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,

Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,

J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :

Il faudroit des six mois pour aimer une femme

Selon vous : on perdrait son tems, la nouveauté,

Et le plaisir de faire une infidélité;

Laissez la Bergerie, & sans trop de franchise,

Soyez de votre siècle ainsi que Cidalife :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,

Et vous l'estimerez apres si vous pouvez.

Au reste, affichez tout : Quelle erreur est la vôtre?

Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,

Et l'honneur d'enlever l'amant qu'un autre a pris,

A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage!

CLÉON

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous:
Car enfin, si voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE

Eh non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui feroit mon pédant;
Ou si par mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ferois le martyr de la coquetterie.
Fuir Paris, ce feroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON

Vous pensez juste.

VALERE

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe,
C'est une espece d'ours, qui se croit Philosophe :
Le connoissez-vous?

VALERE

Non, je ne l'ai jamais vû;
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu,
Ma mere ma mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALERE

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON

Cela m'en a tout l'air.

VALERE

J'aime mieux un proces,
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succes.

CLÉON

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empressez
Pour pareille alliance : On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaîtoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort;
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie :
Comment la trouvez-vous?

CLÉON

Ni laide, ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vûs par-tout
Et dont on ne dit rien.

VALERE

J'en crois fort votre goût.

CLÉON

Quant à l'esprit, néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle fera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnes, mais comme elle a l'usage
De fourire à des traits un peu forts pour son âge
Je la crois avancée, & sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux, qui la firent si bête.

VALERE

Affurément, Chloé feroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en ferois peu tenté.

Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici défabufer ma mere :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON

Non, il vous faut rester.

VALERE

Mais comment? Voulez-vous ici me présenter?

CLÉON

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE

A votre aise.

CLÉON

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous plaire.

VALERE

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'est se moquer de l'Oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est reduite à lui dire
Que je ferai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, & jamais son Neveu.

CLÉON

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir;
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se fâcher sur les impertinences

Que selon le befoin, selon l'esprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens
L'important est d'abord que l'Oncle vous déteste,
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste;
Or notre Oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
Homme d'un autre siècle, & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux
goût :

Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins & de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte :
Yvre de son Château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du Démon de la Propriété,
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit do-
maine;

D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue :
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort com-
mun,

Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t'il même à vous croire imbécille.

VALERE

Oh, vous êtes charmant!... Mais n'aurois-je point
J'ai de la répugnance à le choquer si fort. tort?

CLÉON

Eh bien... Mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez fera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE

Ecoutez-moi de grace;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne sçavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vûe exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré,
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII

FRONTIN, CLÉON, VALERE

FRONTIN

MONSIEUR, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne
vienne,

CLÉON

Ne perdez point de tems : Que Frontin vous remene.

SCENE IX

CLÉON *seul*.

MAINTENANT éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere;
Florise s'en défend, son foible caractère
Ne sçait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne fais si je dois trop compter sur Valere...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition;
C'est un fat subalterne; il est né trop timide :
On ne va point au Grand, si l'on n'est intrépide.

FIN DU DEUXIÈME ACTE



ACTE III

SCENE PREMIERE

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ



Oui je te le repete, oui c'est lui que j'ai
vû,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur
l'a reconnu :

C'est Valere lui-même, & pourquoi ce mystere?
Venir, sans demander mon Oncle ni ma Mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empresse-
ment!

Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE

Eh non, ce n'est pas lui, vous vous ferez trompée.

CHLOÉ

Non, crois-moi, de ses traits je suis trop occupée

Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu sçaurois trop bien qu'on ne peut s'y mé-
prendre,
Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais,
Le doux saisissement d'une joie imprévûe,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vûe;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi, Frontin...

LISETTE

Il me tient l'avanture secrète,
Son maître l'attendoit, & je n'ai pû sçavoir...

CHLOÉ

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pû voir;
Demande à tout le monde... eh va donc.

LISETTE

Patience,

Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons : c'est Valere, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne,
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sçauroit; Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans :
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.

Seroit-ce bien Valere ? Eh mais en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage :
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, & digne de Cléon,
Plus le trait feroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ

Il faudroit que ce fut un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudra-t'il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs, pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même, pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISSETTE

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sçache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache,
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en fera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, & j'en augure bien ;
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vû ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et....

FRONTIN, *derriere le Théâtre.*

Lisette !

LISETTE, à Chloé.
Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, *sans voir Lisette.*
P ARBLEU, je vais lui dire une bonne nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien; mais toujours obéir !

LISETTE
Comment, ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN
Tiens, Lifette, finis, ne me rends pas plus triste :
J'ai déjà trop ici de fujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE
Rien.

FRONTIN
Comment rien ? un mot pour le moins.

LISETTE
Bon voyage.
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN
Comment ! as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE

Mourez.

FRONTIN

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE

Vous le sçavez très-bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN

Ah! comment accorder mon honneur & Lifette;
Si je te le disois?

LISETTE

Oh! la paix feroit faite :
Et pour nous marier, tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN

Eh bien, l'homme, qu'ici vous ne deviez pas voir,
Étoit un inconnu... dont je ne sçai pas l'âge...
Qui pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non veuve... ou les deux : au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE

Moi? non.

FRONTIN

Ni moi non plus :
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure...

LISETTE

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sçais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,

Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN

Qui?

LISETTE

Valere.

Il ne faut pas tant rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN

Eh bien, si tu le sçais, pourquoi le demander?

LISETTE

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penfes
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN

Mais..

LISETTE

Point de mais... On vient. Va, fais croire à
ton Maître

Que tu pars : nous sçaurons te faire disparaître.

SCENE III

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON,
LISETTE

GÉRONTE

QUE fait donc ta Maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer :
Comment? on ne peut plus être un seul jour tranquille?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois son stile :
Oh bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use,
Je tâche d'amuser, & je veux qu'on m'amuse :
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus,
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se rejouer,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur :
Ces nuages legers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes ;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GÉRONTE

Mais encor, quel conseil...

CLÉON

Que voulez-vous qu'on dise !
Vous sçavez mieux que nous comment mener
Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi :
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE

Allons ! chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.

Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV

ARISTE, LISETTE

LISETTE

AH! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monfieur! vous feul pouvez rétablir cette affaire,
Elle tourne au plus mal, & fi votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE

Que veux-tu que je faffe?

Géronte n'entend rien : ce que je vois me paffe;
J'ai beau citer des faits, & lui parler raifon,
Il ne croit rien, il eft aveugle fur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, fi la chose étoit sûre :
Il s'agit de foupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Géronte
Je démafque le traître & le couvre de honte,
Si je puis averer le tour le plus fanglant,
Dont je l'ai foupçonné, graces à son talent.



L I S E T T E

Le soupçonner ! Comment c'est-là que vous en êtes !
Ma foi, c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui
faites,
Croyez d'avance, & tout.

A R I S T E

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revû :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

L I S E T T E

Pourquoi ?

A R I S T E

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ferviras.

L I S E T T E

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit ?

A R I S T E

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle : à toute heure on l'attend.

L I S E T T E

Bon ! Il est ici.

A R I S T E

Lui ?

L I S E T T E

Lui : le fait est constant.

A R I S T E

Mais quelle étourderie !

LISETTE

Oh! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres,
Il n'a vû que Cléon, & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sçai de Frontin.

ARISTE

Quel embarras extrême!
Que faire? l'aller voir, on sçauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti;
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous
arrive.

SCENE V

ARISTE, *seul.*

CE voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sçait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCENE VI

VALERE, ARISTE

VALERE

AH, les affreux chemins, & le maudit pays !

(à *Ariste*.)

Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE

Il feroit mieux d'attendre :
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE

Et Florise ? On viendrait, ou je suis bien trompé,
L'étiquette du lieu feroit un peu légère,
Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre affaire.

ARISTE

Quoi ! vous êtes...

VALERE

Valere.

ARISTE

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sçai très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison,
On fuit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi...

VALERE

Oh ! cela...

ARISTE

Doucement; cet Ariste, c'est moi.

VALERE

Ah ! Monsieur...

ARISTE

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hazarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable :
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

VALERE

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sçais pas pourquoi : son amitié m'est chère :
Le hazard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

ARISTE

Valere, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre; & le mal est d'un autre.

VALERE

*(à part.)**(haut.)*

Oh, voici les sermons, l'ennui !... Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient...

ARISTE

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déjà fait.

VALERE

Vous sçavez...

ARISTE

Je le fçais.

VALERE

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami...

ARISTE

Lui?

VALERE

Mais assurément.

ARISTE

Vous osez l'avouer?

VALERE

Ah! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh! ne l'est pas qui veut.

ARISTE

Et si l'on vous montrait
Que vous le haïrez?

VALERE

On feroit bien adroit.

ARISTE

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,

Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE

C'est juger par des bruits de pédants, de com-
meres.

ARISTE

Non, par la voix publique : elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentimens,
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'oc-
cupe ;
Il feroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton, dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter,
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui ;
Géronte vient ; allons...

SCENE VII

GÉRONTE, ARISTE, VALERE

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh vraiment oui, c'est lui.

Bon jour, mon cher enfant... viens donc que je t'em-
brasse!*(à Ariste.)*

Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chaille.

VALERE

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE

Parbleu, je l'ai vû là,

(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :

C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!

Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

(à Ariste.)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,

C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE

Oh! non pas, je te prie,

N'apporte point ici l'air de cérémonie,

Regarde-toi déjà comme de la maison.

(à Ariste.)

A propos nous comptons qu'elle entendra raison.

Oh! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on
étonne :
La menace est plaisante : ah ! je ne crains personne,
Je ne la croyois pas capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui :
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII

GÉRONTE, VALERE

GÉRONTE

Eh bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE

Oh ! j'étois fort plaisant !

GÉRONTE

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE, à part.

Comment faire ?

Son amitié me touche.

GÉRONTE, à part.

Il paroît bien distrait.

Eh bien...

VALERE

Affurément, Monsieur... j'ai tout fujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE

Non, ce ton-là m'ennuye,
Je te l'ai dit déjà, point de cérémonie.

SCENE IX

CLÉON, GÉRONTE, VALERE

CLÉON

NE suis-je pas de trop?

GÉRONTE

Non, non, mon cher Cléon,
Venez & partagez ma satisfaction.

CLÉON

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valere.*

Comment va?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GÉRONTE

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu ferois bien fait, noblement, sûr de plaire,
Je m'y connois, je sçais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & des gens que'je crois...

VALERE

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, Monsieur, les sçait-on?

GÉRONTE

Qui sont-elles?

Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien voyons donc, qu'est-ce? Apprens-moi, je te
prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avait Phriné, qu'elle hait à la mort ;
Lisidor, à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise :
Déjà depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valere.*

Très-bien; continuez.

VALERE

J'oubliois de vous dire

Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus,
Mais Delphire a mieux pris son parti là dessus,
On la trouve par tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvû qu'on parle d'elle;

Life a quitté le rouge, & l'on se dit tout bas
 Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas;
 On prétend qu'il n'est pas compris dans la reforme,
 Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE

Quoi? vous ne sçaviez point un mot de tout cela?
 On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde!
 Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
 Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison?
 Eh! mais, où vivez-vous?

GÉRONTE

Parbleu, dans ma maison :

M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
 D'un tas de frélûquets, d'une troupe de folles :
 Aux gens que je connois paisiblement borné,
 Eh! que m'importe à moi, si Madame Phriné
 Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
 Je ne m'occupe point de telles minuties,
 Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
 Ces puérilités, ces pâtures des sots.

CLÉON

(à Géronte.)

(bas à Valere.)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE

Cher Valere,

Nous avons, je le vois, la tête un peu legere,
 Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
 Mais nous te guérirons de la friivolité.

Ma nièce est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai...

GÉRONTE

Je t'en dispense.

VALERE

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles
mœurs :

On ne vit qu'à Paris, & l'on végète ailleurs.

CLÉON

(bas à Valere.) (bas à Geronte.)

Ferme!... Il est singulier!

GÉRONTE

Mais c'est de la folie!

Il faut qu'il ait...

VALERE

La nièce est-elle encor jolie!

GÉRONTE

Comment, encor? Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Geronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Pro-
vince.

GÉRONTE

Sçais-tu que je commence à m'impatiser,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débiter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma Nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE

Comment donc ?

VALERE

Comme on aime...

Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, & donne grande envie..

VALERE

Je veux d'abord...

GÉRONTE

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE

Or, écoute...

VALÈRE

Attendez : il me vient une idée.

Il se promène au fond du Théâtre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.

GÉRONTE, à Cléon.

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :

Je ferois à ma Nièce un fort joli présent !

Je lui veux un mari sensible, complaisant,

Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,

Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.

Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ?

Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage,

Il faut bien embellir son petit hermitage :

J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.

Mais quoi ?...

VALÈRE

Je suis à vous... En abbatant ceci...

CLÉON, à Géronte.

Que parle-t-il d'abbatre ?

VALÈRE

Oh rien.

GÉRONTE

Mais je l'espère.

Sçachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère ?

VALÈRE

Non : c'est que je prenois quelques dimensions

Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE

En voici bien d'une autre! Eh : dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE

Parlons raison, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieilleffe affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE

Oui... vous avez raison; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, à Cléon.

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE

Ecoutez; faisons mieux.
Eu me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher Oncle : Or voici mon projet sur cela,
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a,
La maison est à nous : on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abbatroy, donc il est nécessaire,

Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher Oncle se fâche, & me dit des injures!

GÉRONTE

Oui, va je t'en répons, ton cher Oncle ? Oh ! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon :
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend...

GÉRONTE

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être :
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

A-T'ON vû quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON

Si sur les apparences...

GÉRONTE

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sçait ce qu'il dit :
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes* :
Ni goût, ni jugement, un tissu de fornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, fauf votre avis...

CLÉON

Je m'en rapporte au vôtre :
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre ;
Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit :
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fonds du caractère.

GÉRONTE

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer, j'examine long-tems,
Avant que de blâmer même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde : & je défie

Quand j'ai toisé mes gens qu'on m'en impose en rien ;
Autrefois j'ai tant vû, soit en mal, soit en bien,
De reputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes,
Il faut y voir soi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? ce langage m'affomine,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon-homme.

CLÉON

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux, par les fots inventé :
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sçachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les con-
fondre,
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi ? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.
(*Un Laquais arrive.*)

GÉRONTE

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE

Donne.

Cela suffit.

(Le Laquais sort.)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...

Quelle est cette écriture ? Oui-dà ? j'allois vraiment
Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde,
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON

Que vous mande-t'on ? Qui ?

GÉRONTE

Je ne sçais pas qui c'est :
Quelqu'un fans se nommer, fans aucun intérêt...
Mais je ne sçais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON

De moi ? daignez permettre...

GÉRONTE

C'est peu de chose : mais...

CLÉON

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON lit.

*J'apprens, Monsieur, que vous donnez votre Nièce
à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un
libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le
courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne
m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce ma-
riage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon*

est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON

Je dis, & je le pense
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confiance,
Pourquoi cacher son nom?

Il déchire la lettre.

GÉRONTE

Comment? vous déchirez!...

CLÉON

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLÉON

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON

Le mieux sera d'agir selon votre système,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même :
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme : mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin sçachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne :
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne
Quant à vos sûretés ; rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE

Tout est examiné :

Je renverrai mon fat, & son affaire est faite;
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite,
Deux mots : je vous attends.

SCENE XIII

CLÉON, VALERE *d'un air rêveur.*CLÉON, *fort vite & à demi voix.*

Vous êtes trop heureux,
Géronte vous déteste; il s'en va furieux;
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage,
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XIV

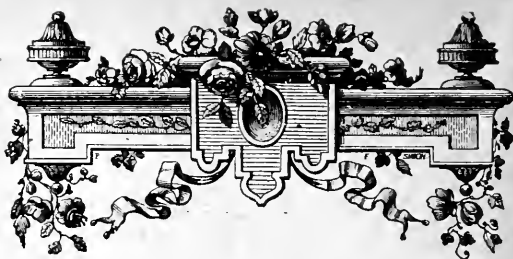
VALERE *seul.*

Je ne sçais où j'en suis, ni ce que je refous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver! J'aurois fait le malheur de ma vie :
Ses regards ont changé mon âme en un moment;
Je n'ai pû lui parler qu'avec faïssissement;
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle

A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite, à mes yeux, me pénètre de honte :
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaise ou non, ma tendresse l'emporte,
Je ne vois que Chloé : si j'avois pû prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE





ACTE IV
SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE

LISETTE



En quoi, Mademoiselle, encor cette tristesse,
Comptez sur moi, vous dis-je, allons,
point de foiblesse.

CHLOÉ

Que les hommes sont faux! & qu'ils sçavent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais crû l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens,
Le croiras-tu, Lifette? Et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant-adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse & sa foi,
Valere me méprise!... il parle mal de moi.

LISETTE

Il en parle très-bien, je le sçais, je vous jure.

CHLOÉ

Je le tiens de mon Oncle, & ma peine est trop sûre :
Tout est rompu, je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE

Ouais ! tout ceci me passe & n'est pas naturel :
Valere vous adore, & fait cette équipée ?
Je vois là du Cléon, où je suis bien trompée :
Mais il faut par vous-même entendre votre amant.
Je vous menagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous :
Le moment est heureux : tous les noms les plus
Ne reviennent-ils pas ? C'est *ma chère Lifette* !
Mon enfant !... On m'écoute, on me trouve par-
fait ;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vû que pour terminer Gêronte est moins pressant,
Elle est d'une gayté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il est délicieux, incroyable, divin,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse,
Gêronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ

Eh ! que fait Valere ?

LISETTE

Ah ! j'oubliais de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés : car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui : j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend ; allez, foyez tranquille.

SCENE II

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment..
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus, signe son nom & n'est pas écrivain.

SCENE III

FLORISE, LISETTE

Eh bien, Lisette ?

FLORISE

LISETTE

Eh bien, Madame.

FLORISE

Es-tu contente?

LISETTE

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchanté
J'ai bien vû tout-à-l'heure, et ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Convien's qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE

Moi, Madame? Eh mon Dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément.
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE

Quoi?

LISETTE

Rien.

FLORISE

Je veux sçavoir...

LISETTE

Non.

FLORISE

Je l'exige..

LISETTE

Eh bien... J'ai crû m'appercevoir

Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous
marque :

Il me parle souvent, & souvent je remarque

Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé,

Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE

Chimère!... il faut pourtant éclaircir ce nuage;

Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,

Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui

Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui;

Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;

Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE

Quelle folie !

LISETTE

Oh! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon :

Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE

Ah ! rien n'est plus facile ;

C'est avec moi tantôt que vous verrez son stile :
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là :
Vous avez vû souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie,
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet, vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer, ou détruire...

FLORISE

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi,
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE

Eh bien, c'est de ma part une galanterie,
L'éloge des absens se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE

Je te le passe encore.

LISETTE

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste & Valere.*
 Encor Monsieur Ariste avec son Protégé !
 Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé,
 Mais ils ne sentent rien : laissons-les.

SCENE IV

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE

O N m'évite;
 O Ciel ! je suis perdu.

ARISTE

Réglez votre conduite
 Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
 Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi,
 Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Gêronte
 Un moment d'entretien, & c'est sur quoi je compte :
 Je vais de l'amitié joindre l'autorité
 Au ton de la franchise & de la vérité,
 Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE

De grace,
 Le connoissez-vous ?

VALERE

Non : mais je vois ce qu'il est,
 D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
 La conversation deviendroit fort stérile :
 J'en sçais assez pour voir que c'est un imbecile.

ARISTE

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere;
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère?
Tenez, devant vos gens je n'ai pû librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALERE

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE

Que vous êtes crédule!

On entre dans le monde, on en est enyvré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances,
Eh que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE

Je vous répons, Monsieur, qu'il est très-estimé;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite,
Aux Spectacles sur tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Pièce nouvelle,
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle,

Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'Orateur des Foyers & des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence, & des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure ;
Il sçait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE

Il est vrai : mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de Plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des fots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie

A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les Plaifans le bien est toujours bien.
J'ai vû d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux;
Cléon souvent auffi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sçauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire :
Si vous sçaviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel;
On dit l'esprit commun! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonte.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière.
La réputation des mœurs est la première,
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'esprit n'est rien, & malgré vos maximes
Il produit seulement des erreurs & des crimes,

Fait pour être chéri, ne ferez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire ?

ARISTE

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit, dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore !
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignant pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui feroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE

Mérite pitoyable !

Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à con-
fondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?

Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse;
On épuise bientôt une société :
On sçait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable
Si c'est là son bonheur! c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejeté :
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse, & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix & de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible,

Sans amis, sans repos, suspect et dangereux;
L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux de noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes-gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai Proscrit, & vous le connoissez.

VALERE

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables,
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme?

VALERE

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête-homme,
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle & je suis comme un autre,

Tout le monde est méchant : & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE

Tout le monde est méchant? oùi ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs : esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERÉ

Vous me persuadez.

ARISTE

Vous ne réussirez

Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plû dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V

GÉRONTE, ARISTE, VALERE

GÉRONTE

LE voilà bien paré ! Ma foi c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance. Ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé, je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE

Ah ! laissez-là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE

Vous-même, laissez-nous,
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma
Nièce.

VALERE

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'yvresse...

GÉRONTE

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE

Quoi donc?

GÉRONTE

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE

Non, Monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous sçavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains

SCENE VI

GÉRONTE, ARISTE

ARISTE

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel
crime...

GÉRONTE

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime,
Vous avez vos raisons apparemment : & moi
J'ai les miennes aussi, chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE

Ce ton-là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE

Que diable voulez-vous, quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une Espèce pareille,
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffisant qui n'a que du caquet,

D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE

Il est jeune : il peut être indiscret, vain, léger,
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger,
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son
cœur

Qu'à de mauvais Conseils, dont on sçaura l'auteur.
Sur la Méchanceté vous lui rendrez justice,
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscretion :
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je sçais de lui...

ARISTE

Cléon...

GÉRONTE

Encor ? J'enrage :

Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t'il affaire là ? vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE

Moi ! me justifier ? Eh ! de quoi, je vous prie !

GÉRONTE

Enfin...

ARISTE

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets...

GÉRONTE

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je fors... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII

CLÉON, ARISTE

ARISTE

M'APPRENDREZ-VOUS , Monsieur , quelle odieuse
histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire...

CLÉON

Vous n'êtes pas brouillés, amis de tous les tems
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage,
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a fur le cœur nos persécutions
Sur un parti, qu'en vain vous & moi conseillons.
Moi, j'aimé fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène :
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,

On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
 Qu'il agit sourdement contre son mariage :
 Il veut, il ne veut plus : sçait-il ce qu'il lui faut ?
 Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
 Si la Méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens
 Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux Mé-
 chans ?
 Et réalisez vous cet Etre imaginaire,
 Ce petit préjugé qui ne va qu'au Vulgaire ?
 Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
 Tout le monde est méchant, & personne ne l'est :
 On reçoit, & l'on rend, on est à peu près quitte :
 Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
 Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
 Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on
 dit ?
 Tel sera mon héros & tel sera le vôtre,
 L'Aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
 Je dis ici qu'Erasme est un mauvais Plaisant.
 Eh bien, on dit ailleurs qu'Erasme est amusant.
 Si vous parlez des faits & des tracasseries,
 Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries,
 Et si vous attachez du crime à tout cela,
 Beaucoup d'honnêtes-gens font de ces fripons-là ;
 L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
 Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un
 crime,

C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons :
Il gagneroit bien-tôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule ;
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes,
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vû que l'ennui chez la Méchanceté,
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiscretions, ces rapports infidelles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sincères,
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a :
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *periffilage* :
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est
cher,
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,

L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien :
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui r v lerai des choses qu'il ignore,
Vous ferez notre Juge; allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON

Une explication? en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de foi-même;
Me mêler là dedans?... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis,
Et je crains... Vous forcez? mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE

Je n'ai rien   vous dire.

SCENE VIII

LISSETTE, ARISTE, CLÉON

LISSETTE

MESSIEURS, on vous attend dans le bois.ARISTE, *bas   Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISSETTE, *bas   Ariste.*

Silence.

SCENE IX

CLÉON, LISETTE

CLÉON

HEUREUSEMENT, nous voilà sans témoins :
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hazard à la porte, ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lifette,
Pourroit vouloir de moi ! l'aventure est parfaite :
Feignons : c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON

Tu me vois dans la plus douce yvresse.
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse,
Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-tems j'ai prévenu les siens.

LISETTE

Je crains pourtant toujours.

CLÉON

Quoi ?

LISETTE

Ce goût pour Madame.

CLÉON

Si tu n'as pour raifon que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE

Ma foi ni moi non plus. Je fuis dans l'embarras,
Je veux fortir d'ici, je ne fçaurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur; j'aime fon caractère,
Il est affez bon maître, & le même en tout tems,
Bon-homme...

CLÉON

Oui, les bavards font toujours bonnes-gens.

LISETTE

Pour Madame!... Oh d'honneur... Mais je crains ma
franchise:
Si vous redeveniez amoureux de Florife...
Car vous l'avez été sûrement, & je croi...

CLÉON

Moi, Lifette, amoureux ? tu te moques de moi.
Je ne me le fuis crû qu'une fois dans ma vie :
J'eus Araminte un mois; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort,
Elle mourut, je fus enchanté de fa mort.
Il faut pour m'attacher, une ame fimple & pure
Comme Chloé, qui fort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaifirs,
Et meriter l'eftime en donnant des defirs;
Mais Madame Florife!...

LISETTE

Elle eft infupportable :
Rien n'est bien; autrefois je la croyois aimable,

Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON

Ridicule, odieuse...

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vû leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuye horriblement :
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit philosophe :
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe :
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant :
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit :
Un amour propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur ? Qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire.
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire,
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là dedans.. Jecrains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien fûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit,
Et si comme elle aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON

Eh bien?

LISETTE

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monfieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

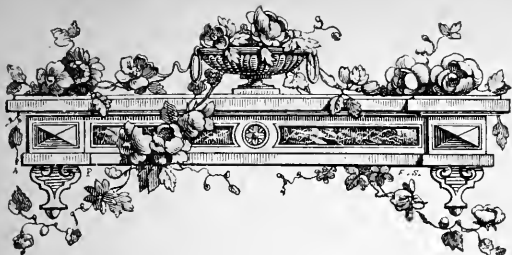
(A part, en sortant.)

Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

FIN DU QUATRIÈME ACTE



ACTE V

SCENE PREMIERE

LISETTE, FRONTIN

LISETTE



NTRE donc... ne crains rien, te dis-je :
ils n'y sont pas.

Eh bien, de ta prison tu dois être sort
las!

FRONTIN

Moi, Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aye en tout tems Lisette pour géolière,
Je serai prisonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais si mon Maître enfin...

LISETTE

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée,
Je ne sçais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à mon maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié :
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu sçaura la vérité;
Veux-tu lui rester seul ? & que ta probité...

FRONTIN

Mais le quitter?... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE

Bon ! Eh bien écris-lui... Tu ne sçais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN

Si, parbleu.

LISETTE

Tu te vantes.

FRONTIN

Moi ? Non.

Tu vas voir.

(Il écrit.)

LISETTE

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, sans mys-
tere,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,

Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN

Ma foi sans compliment je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendrois cela pour finir avec toi;
Valere, c'en est fait, te prend à son service,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice,
Et pour que ton état soit dûment éclairci
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN

Il pourroit nous surprendre
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE

Ne crains rien : Va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II

LISETTE *seule.*

J'AI de son écriture ;
Je voudrois bien sçavoir quelle est cette aventure,

Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit ?
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette pièce
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire
Mais le voici.

SCENE III

FLORISE, ARISTE, LISETTE

LISETTE, *à part à Ariste.*

MONSIEUR, pourrois-je vous parler ?

ARISTE

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV

FLORISE, ARISTE

ARISTE

C'EST trop vous désoler :
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment

D'avoir pû recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reste & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécration,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pû me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE

Il faut sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE

Je ne sçais comment faire,
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE

Meprifez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre :
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vus de près ne sont rien : & toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas sçû qu'ils avoient existé ?

Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte.
Tôt ou tard, la vertu, les graces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne font rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie;
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déferer un traître à la société,
Et l'Intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sçache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE

Non : si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aye à soutenir sa vûe
Je veux l'entretenir, & dans cette entrevûe

Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere,
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à la prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien ; nul doute, nul soupçon
N'a pû faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

JE ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation;
Cessez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne sçait ce qu'il veut, mais il sçait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant,
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur, sur son chapitre, est, dit-on, revenue ;
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot,

Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste,
Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun :
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous foyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-
même :

Rien n'y fait : il soutient son absurde système;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne,
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne
Que sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrais pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere
Qui refusoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE

Oh! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! Oh! laissez-les venir;
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord : Car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI

CLÉON, *seul.*

QUE je tiens bien mon sot! mais par quelle in-
constance
Florise semble-t'elle éviter ma présence?
L'imprudente Lifette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé,
On ne sçait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII

FLORISE, CLÉON

CLÉON

Vous venez à propos : j'allois chez vous, Madame..
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?

Qu'avez-vous? Vos beaux yeux me semblent moins
fereins

Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE

J'en ai de trop réels.

CLÉON

Dites-les moi de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON

Comment, belle Florise? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE

Je me l'imaginois :
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse.
A moi, dont vous sçavez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans doute?

FLORISE

Une autre vous auroit fait perdre votre tems ;
On vous amuseroit par l'air des sentimens :
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle !

FLORISE

Il faut ne plus nous voir.

CLÉON *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté ;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien, allez, Monsieur : que vos talens, sur nous,
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON

La Dignité s'en mêle ?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?

Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous
deux.

Épargnons à GÉronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ferez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

FLORISE

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII

GÉRONTE, ARISTE, VALERE
CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE

EH bien, qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce
tapage?

FLORISE

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE

Oh, qu'on me laisse en paix,
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication : Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE

Je m'entends; il suffit.

ARISTE

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères là je n'ai plus rien à voir,
Et je sçais là-dessus tout ce qu'on peut sçavoir.

ARISTE

Sçachez donc avec moi confondre l'Imposture;
De la lettre sur vous, connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GERONTE

Vraiment oui c'est Frontin, je sçavois tout cela,
Belle nouvelle!

ARISTE

Eh quoi! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE

Un valet, un coquin!...

VALERE

Connoissez mieux les gens,
Vous accusez Frontin, & moi je le défens.

GÉRONTE

Parbleu, je le crois bien, c'est votre secretaire.

VALERE

Que dites-vous, Monsieur? et quel nouveau misere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE

Vous l'avez renvoyé? moi je l'ai pris : Qu'il vienne.
à un Laquais.

Qu'on appelle Lifette, & qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE

à Valere.

à Cléon.

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'on ne le justifie.

CLÉON

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE

Je ne plaifante plus & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE

Mais vraiment il est brave! on me mandoit que non.

SCENE IX

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON,
VALERE, FLORISE, CHLOÉ

ARISTE, à Lifette.

QU'AS-TU fait de Frontin? Et par quelle raison...

LISETTE

Il est parti.

ARISTE

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE

Il est allé porter la lettre de Valere :

Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE

Quel contre-tems fâcheux !

CLÉON

Comment malgré mon ordre, il étoit en ces lieux ?

Je veux de ce fripon...

LISETTE

Un peu de patience

Et moins de complimens, Frontin vous en dispense.

Il peut bien par hazard avoir l'air d'un fripon,

Mais dans le fond il est fort honnête garçon :

Montrant Valere.

Il vous quitte d'ailleurs, & Monsieur en ordonne

Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,

J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris

A votre Procureur vous auriez crû remis,

Mais...

FLORISE, se fuisiffant du paquet.

Donne cet écrit; j'en sçais tout le mystère.

CLÉON, très-vivement.

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLOPSE

Lisez, mon frere.

Vous connoissez la main de Monsieur, apprenez

Les dons que son bon cœur vous avoit destinez,

Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres...

GÉRONTE en fureur après avoir lu.

M'interdire ! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !

Ah ! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connais.

Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON

C'est à l'attachement de Madame Florise.
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vû je suis en fond je croi
Pour prendre ma revanche.

Il sort.

SCÈNE X et dernière.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE
FLORISE, CHLOË, LISETTE

GÉRONTE, à *Cléon qui sort.*

O H ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de caractère,
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE

Ne pensez plus à lui,
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moiudre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma soeur, faisons la paix... Ma Nièce auroit Valere
Si j'étois bien certain...

ARISTE

S'il a pû vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit, un conseil ennemi...

GÉRONTE

*à Valere**à Ariste.*

Allons je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit pes méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE





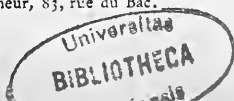
TABLE

Ver-Vert	I
Le Méchant	37

FIN DU TOME PREMIER



Paris. — E. KAPP, imprimeur, 83, rue du Bac.







CE



a39003



003038089b

